

mer la voyelle initiale d'un nom précédé de l'article *lo*, et *la*, est évidente, et c'est ainsi qu'il forma à nom de *Natolie* d'*Ανατολη*, *Oriens*, la *Magna*, pour Allemagne; que d'*episcopus*, il fit *Vescovo*, d'*Heremita*, *Romito*.

28) Cette suppression n'a lieu dans la langue françoise que dans quelques noms comme dans celui de Guienne qui devoit être l'*Aguienne* tiré d'*Aquitania*. Car au reste, le François, tout au contraire de l'Italien, au lieu de supprimer les voyelles initiales, en ajoute à des mots qui n'en ont pas dans le latin et dans l'allemand; comme l'on voit dans *escole*, *estole*, *étude*, *éperon*, (sup. P. 1, Art. V. 52). Au surplus ce que je dis ici de la langue italienne peut appartenir également à la françoise et à l'espagnole ainsi qu'à tous leurs dialectes; sur lesquels il ne seroit pas inutile de jeter un coup d'oeil.

ARTICLE VIII.

Observations sur les Dialectes.

29) Les dialectes ou langages particuliers de différentes provinces d'un vaste pays, ne sont pas fils de la langue à laquelle ils appartiennent, mais plutôt ses frères; puisqu'ils existoient avant que la langue dont on pourroit les supposer sortis, fût formée elle-même; et ils sont nés du même langage dont se forma celui, qui ensuite devint langue principale et dominante dans le pays.

Les peuples de l'Asie mineure, et les Grecs, ont formé leur idiome des monosyllabes des peuples Scythiques et des Tartares habitans du Caucase et des bords de la mer Caspienne. Cette belle et harmonieuse langue que nous admirons encore dans les écrits d'Homère, d'Hérodote et de tant d'autres poètes, historiens, orateurs et philosophes, est fille de ce même ancien langage oriental d'où sont sorties les langues esclavonne et teutonique; et des langues grecque, esclavonne et teutonique est née, la latine. La différence frappante que l'on trouve dans ces idiomes, vient principalement de la manière différente avec laquelle les anciens habitans de l'Italie prononçoient les mots qui leur étoient venus de la Grèce, des îles de la Mer noire et du golfe Adriatique, ou d'un pays moitié grec moitié illyrien, tel qu'étoit tout le continent compris à présent sous le nom de Turquie européenne et de Dalmatie.

36) Avant que se soit établi l'idiome qu'on appela grec, différens peuples de la Grèce, de l'Asie mineure, ou Natolie, parloient différens langages dont le fond étoit le même, mais qui différoient par des nuances plus ou moins grandes et marquantes. Le langage des Athéniens fut ensuite adopté par les autres Grecs, parce qu'Athènes et son district appelé l'Attique, à ayant une certaine époque produit des écrivains plus agréables et plus intéressans que ceux des autres contrées, les écrivains qui vinrent après, jugerent à propos d'en imiter le style. Par-là le dialecte attique est devenu la langue

générale de tous les Grecs policés et instruits, et surtout de ceux qui se méloient d'écrire.

31) Je ne chercherai pas ici comment les langues orientales du temps de Cyrus, du temps d'Alexandre ou de celui de Mahomet, se sont formées et divisées en différens dialectes. Cela auroit pour nous, trop peu d'intérêt. Il suffit de nous rappeler que l'Hébreu étoit un dialecte de l'idiome caldéen, ou assirien, et que lui-même se divisoit en plusieurs autres, particulièrement en judaïque et samaritain; et que le Persan devoit être un dialecte de l'idiome indien.

Pour la langue latine, on sait bien qu'elle ne fut jamais divisée en différens dialectes; quoiqu'il soit très-probable que dans les premiers siècles de Rome les trois peuples qui partageoient le Latium, avec les Romains les Volsques, les Herniciens, les Eques parlassent un langage différent les uns des autres; mais dès que ces peuples n'en firent qu'un seul, la langue qu'on parloit à Rome, devenue capitale incontestable de tout le pays latin, régna seule, et il n'y eut plus d'autre langue latine que la romaine, laquelle encore ne fut formée qu'après la réunion des peuples en un seul. Elle se répandit ensuite rapidement dans toute l'Italie, dans tout le sud-ouest de l'Europe, et dans l'Afrique, mais elle ne put se diviser en dialectes, parceque tous ceux qui l'apprennoient suivoient autant qu'ils pouvoient l'inflexion des mots et les tours de phrases qu'ils entendoient des Romains; et jamais il ne fut question de dialectes latins. Mais dès que cette langue, après être devenue

com-

commune à une grande partie de l'ancien monde, se corrompt, tant à Rome et dans les pays voisins, que dans les provinces éloignées, il en sortit une foule de langages qui pouvoient s'appeler des dialectes comme ceux des Grecs, mais qui n'eurent ce nom que long-temps après lorsque quelques-uns d'eux ayant prévalu sur les autres, devinrent des idiomes communs à des nations nombreuses.

32) Il est vrai que lorsqu'on appeloit romaine ou romance la langue latine corrompue, on auroit pu appeler dialecte provençal, languedocien, gascon, picard et parisien les langues particulières des habitans de la Provence, du Languedoc, de la Gascogne, de la Picardie et de l'Isle de France. Mais ce mot n'étoit point usité, ou plutôt étoit inconnu dans le sens où nous le prenons. Cependant lorsque la langue latine se fut corrompue et qu'elle devint ce qu'en Italie on appelle langue vulgaire et en France langue romaine ou romance, il se forma dans toute l'Europe une foule de langages, différens dans les formes, mais dont le fond étoit le même; et ces langages étoient tous des dialectes de cette langue romaine ou vulgaire. Quelques-uns de ces dialectes sont devenus des idiomes parfaits et des langues générales de trois grandes nations, l'italienne, la françoise et l'espagnole.

33) On convint ensuite d'appeler dialectes les langues que parlent des peuples qui sont membres d'une grande nation, mais qui forment des états indépendans les uns des autres. Ainsi

les différens langages de la nation espagnole avant le siècle de Charles-Quint auroient pu s'appeler dialectes; mais depuis que tous ces petits royaumes ont été réunis en un seul, le langage des Andaloux, des Murciens, des Catalans, et même des Valenciens et des Aragonois, ne peut plus s'appeler que patois, dès qu'il s'éloigne du dialecte castillan devenu l'idiome général de toute la nation espagnole *).

34) D'après l'idée qu'on attache aujourd'hui à ce mot, il n'y a plus de dialectes qu'en Italie et en Allemagne. En Italie, dans le quinzième siècle, on en comptoit quatorze qui auroient encore pu se subdiviser en quarante ou cinquante et beaucoup plus encore, lorsque dans la Romagne, dans la Toscane, et en Lombardie on pouvoit compter plusieurs républiques ou principautés indépendantes. Nous pouvons à présent en distinguer cinq ou six principaux, qui sont le Napolitain, le Romain, le Toscan, le Vénitien, le Bas- et le Haut-Lombard; comprenant sous le nom de Bas-Lombard celui que l'on parle depuis Bologne et Ferrare jusqu'à Milan, et sous le nom de Haut-Lombard le Piémontois.

35) Il est naturel que les langages des peuples qui se trouvent plus près du siège de la langue-mère, s'approchent davantage de celui qui en est aussi sorti, et qui est devenu dominant. Cependant, c'est moins par le voisinage que par d'autres rapports également physiques

*) Le Basque que l'on parle dans la Biscaye, n'est pas un dialecte espagnol; ayant un fond totalement différent

que les langues diffèrent plus ou moins entr'elles, et s'éloignent ou s'approchent de la langue-mère. Car le Bolonois diffère du Romain et du Toscan presque plus que le Piémontois; et le Gênois qui n'est séparé du Latium que par la Toscane, est plus différent des idiomes romain et toscan que ne l'est le Portugais, avec lequel au reste il a beaucoup de rapport. Mais en général il est sûr que le langage des provinces plus voisines de Rome, siège de la langue latine, tient beaucoup plus du fond maternel que tous les autres. Il seroit par conséquent naturel que le langage des villes qui sont entre Rome et Naples, et de celles qui se trouvent entre Rome et Ravenne eussent formé la langue italienne des débris de la latine; puisque tout ces pays, outre qu'ils ne sont pas à une plus grande distance de Rome que Florence, capitale de la Toscane, sont aussi sur un sol de qualité plus approchante de celle du pays latin que ne l'étoit le district ou l'état florentin dans le tems que la langue italienne se forma, de sorte que les mots latins devoient éprouver moins d'altération sur les rives du Garigliano, et du Tibre qu'ils n'en éprouvoient dans les vallées de l'*Arno* et les ravines du torrent *Mugello*. Mais ce n'est pas de la seule ressemblance des filles avec la mère que vient l'universalité d'une langue, ou la supériorité d'un dialecte sur les autres. Différentes causes concourent à les former, à les enrichir et à étendre leur domination, si je puis m'exprimer ainsi. La langue provençale et la languédocienne étoient aussi bien, et par plus

de raison que la parisienne et la picarde filles, de la latine, et sous quelque rapport de la celtique; cependant c'est la parisienne qui prévalut et qui domine. Le langage des Calabrois tient plus de près que le Vénitien à la langue grecque, et à la latine dont sont nées plus ou moins immédiatement toutes ces dialectes. Néanmoins la Venitienne est plus généralement répandue en Italie que ne l'avoient jamais été le langage de Tarente, de Bari, ou de Mantoue, dont les dialectes, tout ainsi que les grands idiomes naissans se formèrent de la même manière, prenant les mots d'un idiome antérieur, et changeant ceux-ci d'une façon ceux-là d'une autre, suivant la disposition de leurs organes ou l'habitude contractée d'articuler les élémens de la parole c'est à dire les lettres, puis en suppléant les mots qu'ils perdoient par des translations d'autres mots, que quelques rapports accidentels leur suggérèrent. Les langues s'enrichissent ensuite à mesure que dans les pays, où on les parle le progrès des arts, de la civilisation, du commerce, oblige les habitans de certaines classes, d'adopter ou de créer des noms.

36) Les dialectes n'ont pas suivi d'autre marche que celle qu'ont faite les langues en général, soit en changeant le matériel, soit en changeant l'intellectuel, c'est-à-dire la signification des mots qu'elles ont reçus d'une langue antérieure. Il faudroit copier la moitié d'un vocabulaire, et là charger de notes sans nombre pour expliquer comment et pourquoi tel et tel mot qui devroit signifier telle ou telle chose,

en signifie une autre, ou faire un immense commentaire au Traité des tropes de du Marlais. Car tous les mots qui semblent dire autre chose que ce qu'ils devroient, c'est par quelque rapport qu'ils ont avec l'objet, ou l'action que le mot signifie proprement. Le langage métaphysique est tout composé de tels termes chez tous les peuples du monde, et ce qui est digne de remarque, c'est que le mot qui a été substitué à celui qu'avoit une langue antérieure, dont les autres sont sorties, a aussi du rapport avec celui qu'on a abandonné. Toutes les nations ont également formé et enrichi leur langue par ce moyen, et ont remplacé les mots qu'elles avoient perdus du fond de la langue mère, ou qu'elles n'avoient pas encore acquis autrement. Par le même moyen les dialectes italiens sont également riches; quelques-uns peut-être plus que n'est celui qui est devenu l'idiome de toute la nation.

37) Aussi les Napolitains et les Vénitiens prétendent-ils parler un langage qui ne manque d'aucune sorte de termes pour quelque genre de discours que ce soit, et pour traiter toutes sortes de sujets. Le Bolonois, quoiqu'il ne soit plus le langage qu'on parloit du temps du Dante, est certainement aussi riche qu'il a jamais été. La seule traduction du roman comique de Bertoldo Bertoldino et Cacafenno suffiroit pour le prouver, puisqu'il présente abondamment des mots, des phrases, des proverbes capables d'exprimer tous les sentimens, toute la philosophie morale et physique et tous les objets que la

nature présente. J'en pourrois dire autant du piémontois, quoiqu'on n'ait dans ce dialecte aucun ouvrage assez considérable qui puisse montrer de quoi il est capable, comme on en a dans le napolitain, le vénitien, et le bolonois. D'où vient donc que toutes ces nations qui parlent et qui peuvent écrire dans leurs langages, écrivent et parlent ordinairement dans une langue différente de leurs dialectes presque autant, et plus même, que les langues espagnole et françoise le sont de l'italienne commune; et pourquoi trois parties de l'Italie, toutes plus considérables que ne l'est la Toscane, et incomparablement plus que n'étoit le seul état de Florence, pour traiter la morale, la religion, les affaires publiques et sérieuses de quelque nature qu'elles soient, ont elles adopté le dialecte florentin? car il nous faut avouer, que cette langue commune à toute l'Italie littéraire, religieuse et politique, est le dialecte florentin, non pas celui du bas peuple, mais celui que parloient les gens de condition dans le siècle de Pétrarque et de Boccace. Je vais tâcher de répondre à cette demande si naturelle et si raisonnable.

ARTICLE IX.

Réflexions sur la supériorité de certains dialectes.

38) Trois causes concourent ordinairement à donner à un dialecte la préférence sur les autres du même pays ou de la même nation: 1. Une